

CHAPITRE II

Pronostic (*προγνώσκειν*, je connais d'avance).

Le pronostic est le jugement anticipé que l'on porte sur la marche et la terminaison d'une maladie.

Il y a deux espèces de pronostics :

A. Le *pronostic général*, dont l'étude appartient à la pathogénie, qui, se basant sur la généralité des cas, établit le degré de gravité des maladies.

B. Le *pronostic individuel*, partie importante de la clinique qui, dans chaque cas particulier, sait trouver des indications propres à renseigner sur l'avenir de la maladie.

Le pronostic général s'établit d'après les connaissances théoriques ; le pronostic particulier est le fruit de l'observation et de l'expérience ¹.

La médecine n'est malheureusement pas encore une science exacte et les bases sur lesquelles on peut asseoir un pronostic n'ont pas toujours la sûreté désirable ; il en résulte qu'à moins d'une certitude, le médecin doit éviter d'être précis et formel dans son pronostic, ou du moins il doit signaler aux personnes qui entourent le malade les accidents qui peuvent inopinément donner de la gravité à une maladie légère ou en voie d'amélioration (on se rappellera surtout ce précepte dans le pronostic de la fièvre typhoïde).

Cependant, c'est surtout dans le pronostic que le médecin doit faire preuve de tact et de science ; car, ainsi qu'on l'a dit avec juste raison, « on pardonnera peut-être au médecin de n'avoir pas guéri un malade si, d'avance, il a annoncé le dan-

1. Il est des personnes qui, habituées à soigner des malades, acquièrent, par l'observation et le souvenir de certains symptômes, des connaissances pronostiques assez certaines pour porter souvent des jugements exacts sur l'issue d'une maladie.

ger, et si surtout il a déclaré, de prime abord, l'affection incurable. Incapables de juger la justesse du diagnostic et l'opportunité des moyens thérapeutiques employés, les gens du monde, à quelque classe qu'ils appartiennent, sont tous aptes à apprécier la valeur du pronostic indiqué et sont, par conséquent, disposés à se servir de ce moyen, le seul qui soit à leur portée, pour juger de la valeur du médecin » (Hardy et Béhier). En tout cas, il vaut mieux être un peu alarmiste que trop enclin à porter un pronostic favorable.

Bases du pronostic. — Ainsi que Ball l'a établi dans son excellente thèse de concours, le pronostic se base sur des considérations qui peuvent se grouper sous trois chefs : — 1° Données tirées de la maladie elle-même ; — 2° Données fournies par l'individu malade ; — 3° Données puisées dans les diverses influences extérieures auxquelles est soumis le malade.

1° DONNÉES TIRÉES DE LA MALADIE ELLE-MÊME. — Chaque étape d'une maladie, ses causes, ses prodromes, son invasion, ses symptômes, sa marche, son siège, sa nature, peuvent fournir des renseignements désignés sous le nom de *signes pronostiques*.

Citons les plus frappants : — Les frissons violents et prolongés sont des signes de mauvais augure. Il en est de même de l'hyperthermie, toutes les fois que le thermomètre marque plus de 41°5 ; chez les enfants il faut redouter les convulsions toutes les fois que la température anale dépasse 40°5 et indépendamment de la cause de la fièvre. L'abaissement brusque de la température au cours d'une pneumonie annonce la résolution, tandis qu'elle doit faire craindre une hémorragie intestinale au cours d'une fièvre typhoïde. Son élévation graduelle et rapide chez un épileptique doit faire craindre une issue fatale. — De fortes douleurs des membres au début d'une maladie fébrile indiquent toujours un état de malignité et d'ataxie fort grave. — Dans les maladies aiguës la rétention d'urine est un phénomène fort grave. — Les convulsions, le délire survenant au début d'une maladie aiguë, ont une signification bien moins grave chez les enfants et les femmes que chez les hommes et chez les vieillards. — L'irrégularité du pouls,

sa grande fréquence, son extrême petitesse annoncent un danger imminent. — Le vomissement de matières stercorales indique un étranglement intestinal qui va être rapidement mortel si la nature ou l'art ne rétablissent pas le cours des matières, etc., etc.

La nature d'une maladie apporte avec elle des renseignements très instructifs : — ainsi la rage, une fois déclarée, est toujours mortelle, et dans un bref délai ; — le cancer est également mortel, dans un laps de temps très variable, suivant la nature du cancer (squirrhe, épithéliome, encéphaloïde), son siège, l'âge du malade (chez le vieillard, le cancer a une évolution plus lente que chez l'adulte) ; — la nature syphilitique d'une tumeur ou d'une altération allège le pronostic ; — une pleurésie rhumatismale est infiniment moins grave qu'une pleurésie tuberculeuse.

Le siège des lésions est aussi un élément de pronostic très important à considérer : la myosite, par exemple, aura une gravité très différente selon qu'elle atteindra le myocarde ou un muscle de la cuisse ; un abcès ischio-rectal comportera, toutes choses égales d'ailleurs, un pronostic plus fâcheux qu'un abcès sous-maxillaire ; il en sera de même d'une hémorrhagie cérébrale comparée à une épistaxis, d'une névrite du plexus cardiaque comparée à une névrite du plexus brachial, etc.

Des éléments importants de pronostic peuvent parfois être fournis par l'étude des humeurs : — ainsi la séro-réaction de la tuberculose, par la méthode d'Arloing et Courmont, présentera son maximum d'intensité dans la tuberculose au début et dans les formes bénignes ; elle sera plus faible, au contraire, et peut même manquer dans les cas graves à lésions étendues ou très virulentes ; — l'absence ou la diminution de la réaction hyperinosique, au cours de la pneumonie, doit faire porter un pronostic grave (Gilbert et Fournier) ; il en est de même, d'après Courmont, de l'abaissement du pouvoir agglutinant, au cours de la fièvre typhoïde ; — l'augmentation progressive de la polyglobulie dans la cyanose chronique, constatée par des examens répétés du sang, indiquerait toujours, d'après Vaquez et Luiserne, l'approche de l'échéance fatale.

1. « Plus les éléments qui composent l'épithéliome ont le caractère d'éléments jeunes, plus le stroma conjonctif est délicat et plus la maladie est grave. C'est ainsi que l'épithéliome tubulé est plus grave que l'épithéliome lobulé, l'encéphaloïde que le squirrhe » (Lancereaux, 1898).

2^o DONNÉES FOURNIES PAR L'INDIVIDU MALADE. — Certaines circonstances individuelles (âge, sexe, tempérament, constitution, idiosyncrasie, état moral, hérédité, etc.) peuvent exercer sur une même maladie la plus grande influence, soit en bien, soit en mal.

Ainsi la bronchite capillaire et surtout l'entérite sont beaucoup plus graves dans la première année de l'existence qu'à toute autre époque. Après la première dentition, les enfants présentent au contraire une vitalité qui a donné parfois lieu à des guérisons inespérées.

Les maladies héréditaires sont en général plus tenaces, plus graves que les autres : la scrofule, la tuberculose, l'aliénation mentale, les maladies chroniques de la peau sont beaucoup plus difficiles à guérir lorsqu'elles se sont établies depuis plus ou moins longtemps dans une famille que lorsqu'elles s'y produisent d'une façon accidentelle.

Le sexe n'est pas sans influence sur le pronostic, en ce sens que la grossesse et, à un degré moindre, la menstruation exercent une action aggravante sur les diverses maladies ou affections. — Non seulement la femme, dans l'état de gravidité résiste moins à l'envahissement des germes pathogènes, mais, de plus, elle oppose une résistance moins grande à leur pullulation ; cette influence aggravante de la grossesse est surtout marquée pour les fièvres éruptives (notamment la variole), la phtisie, la broncho-pneumonie, l'ictère... — La menstruation diminue aussi, mais dans une proportion infiniment moindre, la puissance de résistance de l'organisme féminin aux germes pathogènes. Elle agit souvent encore d'une façon défavorable, en modifiant les conditions de la circulation : ainsi la tuberculose pulmonaire, toutes choses restant égales, est plus dangereuse chez la femme que chez l'homme, tantôt à cause des poussées congestives que la menstruation occasionne dans le poumon, tantôt à cause de la faiblesse qu'elle entraîne pour peu qu'elle soit trop abondante.

Comme exemple de l'influence des tempéraments sur le pronostic des maladies ou des affections, il suffit de signaler la

gravité moindre de la phtisie chez l'arthritique que chez le scrofuleux.

Le pronostic d'une affection peut aussi être aggravé du fait de l'existence d'une maladie antérieure : ainsi la pneumonie sera plus grave chez le diabétique ou l'albuminurique que chez l'individu non porteur de ces tares ; l'endocardite qui se déclare au cours d'une pneumonie, revêtira toujours la forme pyohémique, quel que soit l'agent infectieux.

Les habitudes sages, réglées, la tempérance, une humeur gaie, allègent le pronostic, qui se trouve au contraire aggravé par les habitudes déréglées, les excès, l'alcoolisme, une humeur triste et morose.

3^e DONNÉES PUISÉES DANS LES INFLUENCES EXTÉRIEURES AUXQUELLES EST SOUMIS LE MALADE. — Nous avons déjà parlé de l'influence qu'exercent sur la santé le climat, les localités, les saisons, les professions. Il faut faire remarquer qu'en général le pronostic se trouve allégé par l'état sporadique de la maladie, aggravé par son état épidémique.

Il est à peine besoin de signaler toute l'importance que présentent, au point de vue du pronostic, les conditions hygiéniques dans lesquelles se trouve le malade, les soins et l'affection dont il est entouré, etc.

CHAPITRE III

Traitement des maladies.

La thérapeutique comprend l'étude des divers moyens propres à amener la guérison des états morbides.

Toutes les maladies n'étant pas curables, d'autres pouvant être prévenues, le traitement se propose des buts différents.

Le *traitement prophylactique* est celui qui cherche à prévenir des accidents qui paraissent imminents.

Le *traitement palliatif* se propose simplement d'amender ou d'adoucir certains symptômes.

Le *traitement curatif* cherche à obtenir la guérison complète.

Les moyens variés auxquels on a recours, pour atteindre ces divers buts se divisent — en moyens physiques, — en moyens chimiques, — en moyens ou agents d'ordre organique ou biologique.

Moyens ou agents physiques.

MASSOTHÉRAPIE.

La massothérapie consiste dans l'emploi systématique de frictions et de pressions diversement combinées. Elle agit sur les organes et les fonctions, tantôt d'une façon directe et mécanique, tantôt d'une façon indirecte par les réactions réflexes qu'elle détermine.

Les moyens qu'elle met en œuvre sont le massage proprement dit et le massage vibratoire.

Massage. — Le massage se pratique généralement avec la main et se compose alors de diverses manœuvres auxquelles